

## L'identité entre poutine et caviar

Myriam Brunelle

---

Number 112, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14163ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Brunelle, M. (2007). L'identité entre poutine et caviar. *Moebius*, (112), 27–30.

MYRIAM BRUNELLE

*L'identité entre poutine et caviar*

Les mots tombent. La pluie tombe. L'errance. Rue déserte à l'entrée du pont, rue de pauvres, rue fast-food. Buanderie à l'odeur de moisi, marchand de café à l'odeur d'il-n-y-a-pas-personne-plus-personne. Cantine hot-dog-hamburger au sourire narcotique. Poutine. Je pense nourriture commune, nourriture terrestre. Je pense la poutine comme réponse à la question de la représentation. Mot direct. Pensée directe. Je dis Poutine : mot du terroir mot de décadence évoquant fromage-sauce-frites. Mot gras, prolétaire. Mot vaseux qui attaque par son « t », son seul support, le « pou » étant trop faible. Mot à l'accent d'ici. Mot mythique, mot porte-drapeau, porte de l'âme.

Je sors du métro, station Guy-Concordia, un homme couché sur le trottoir me regarde : il semble me dire poutine. Son ventre crie « où suis-je-où-vais-je ? », « qui es-tu toi, debout, les vêtements propres, moi couché, les vêtements sales, mais les deux, oui, les deux, habillés ». Mais quels vêtements ? Une ville nue, sans bras sans odeur. La peau des édifices cherche ses stigmates. LA

PeAU

Des

édiFices

se glisse

entre

IES

LiGneS

Mon ventre crie : l'autobus, le mal de mer, je te laisse vieux, demain, je te souris déjà, après, une autre fois, je t'offre un café, prends soin de toi.

à même le fleuve de sang de terre  
à même le sang de soleil brisé  
à même le sang d'un cent de clous de soleil  
à même le sang de suicide des bêtes à feu  
à même le sang de cendre le sang de sel le sang des sangs d'amour  
à même le sang incendié d'oiseau feu  
hérons et faucons  
montez et brûlez!

Cher vieux, avant de partir, voilà des mots, des mots directs, des mots-papiers qui brûlent. Une réponse à la ville. Peut-être. Nous sommes des oiseaux feu, toi couché, moi debout, les promeneurs célestes de la ville accroupie : parce que nous voyons, nous brûlons.

L'autobus. Odeur insupportable. Ce n'est pas tant la sueur, nous sommes en janvier, ni l'odeur d'urine séchée de la femme sans-abri assise au fond. Non. C'est un relent d'huile rancie, de pommes de terre dites patates restées dans le fond de l'assiette, regardées du coin de l'œil d'une logique en tête de gouffre : il y a les restes de restes qui me poursuivent. Je sonne pour descendre. Un arrêt, deux arrêts, au troisième j'aurai atteint la porte pour descendre, me retrouver seule et nue sur le trottoir. Il n'y a plus de vitre. Sur le trottoir, il n'y a plus de vitre pour voir le cimetière. Il y a le cimetière. La main se tend vers un livre, vers l'odeur rassurante d'un livre, de choses mortes écrites mais à lire, à refaire, sans cesse à refaire. D'un livre qui traîne une solitude et qui

disait vrai : vous et un compagnon êtes assez suffisant théâtre l'un à l'autre, ou vous à vous-même. Que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lâche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté et de sa cachette. Il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur tanière. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-même<sup>2</sup>.

Une ville hurle de ses dix ou vingt langues, vit. Les fer-vants de Césaire se retournent dans leurs tombes, certains crient à la bourgeoisie, mais leur cri se perd car Césaire, lui, parle aux angoissés, et moi je parle aux mots, je parle investie d'une ville et de ses rues désertes.

Prendre un livre au hasard parmi ceux choisis, tenter un pastiche d'une façon de faire, et en être l'incapacité : elle et lui ne sont pas de tradition universitaire. Exit l'école française. De l'autre côté de la rue, un bâtiment vide, désert. Il y a déjà eu des élèves qui apprenaient, des maîtres qui apprenaient. Il n'y a plus personne. À vendre, toujours à vendre. Exit les bureaux en rangées. La cour asphaltée est maintenant craquelée, l'herbe verte, la mauvaise herbe diront certains, est tête haute, racines solides. Il est maintenant l'heure, il faut dormir, éteindre la ville, ne plus écouter les mots, les mots qui réveillent et s'imposent. J'écris sur des restes de bouts de papier que je jette et j'oublie. De grands peupliers meurent bras tendus et moi je dors.

Métro Guy, on abrège, on fait rapide. Il est heure de pointe, heure du tam-tam en plein hiver. L'escalier du paradis-neige-et-frette est engourdi, embouteillage en forme stagnante. Les gens du marais montent tranquillement, je suis pétanque en nénuphar. Le sang algue bleu m'ouvre les portes, la rue se dresse, Vieux n'est pas là. Sommes-nous un peuple ? Une foule ? Césaire aide-moi. Je sais le nègre blanc c'est passé je sais. Parle-moi en poète parle-moi. Je ne t'entends pas je n'ai pas la mémoire. Je suis herbe au vent que le soleil brûle je cherche Vieux il n'est plus là. Je cherche la Révolution elle s'est enfuie. J'entends certains crier 37 crier 38, 1838. Je ferme l'oreille droite te tends la gauche. Je me lève, laisse ma place à la dame aveugle. Je ne vois rien. L'odeur de Poutine maintenant me monte à la gorge. Ma tête vacille la dame aveugle m'offre sa place. Je suis assise, ouvre la fenêtre, le paysage passe vite, trop vite. Je change mon angle de vue. Je n'attaque plus de front. Le mal de mer me prend. Le chauffeur m'offre la porte. Et ça crie :

Hérons et faucons  
Montez et brûlez

Quelques jours plus tard je n'ai pas retrouvé Vieux. Et si ce n'était que mon imagination ? Je mélange tout, noms propres, noms commun, sens et raison. Je crois en la matière brute, en la refonte du langage. Je sais le discours sans virgule le discours essoufflé les mots de la chair de la transparence. Je sais la chair étampée sur la feuille sur le bois, les mots coupants, les mots qui brûlent. Et prendre toutes ces phrases, ces citations, cette fiction bien réelle, et en faire un essai. Partir de l'expérience intérieure et tendre à l'universel. J'hésite, les fragments me hachent.

## TAM-TAM II

à petits pas de pluie de chenilles  
à petits pas de gorgée de lait  
à petits pas de roulement à billes  
à petits pas de secousses sismiques  
les ignames dans le sol marchent à grands pas de trouées d'étoiles  
de trouée de nuit de trouée de Sainte  
Mère de Dieu  
à grands pas de trouée de paroles dans un gosier de bègue  
orgasme des pollutions saintes  
alleluia<sup>3</sup>

Je n'ai toujours pas retrouvé Vieux. Mais voilà j'ai revu l'Homme au tam-tam, métro Guy.

Je n'ai plus le mal de mer le mal de terre. J'oscille, chute, tremble et hurle. J'ai retrouvé le rythme.

NOTES

1. CÉSAIRE, Aimé. *Les armes miraculeuses*, Éd. Gallimard, 1970, p. 50

2. MONTAIGNE. *ESSAIS I*, Éd. Gallimard, coll : Folio classique, 1965, p.

3. CÉSAIRE, Aimé. *Idem*, p. 51